

---

*Revue d'Alsace*

---

**Revue d'Alsace**

139 | 2013

L'Alsace et la Grande Guerre

---

## Le tome 161 – 2013 de la Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins

Eric Ettwiller

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1976>

DOI : 10.4000/alsace.1976

ISSN : 2260-2941

### Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 539-546

ISSN : 0181-0448

### Référence électronique

Eric Ettwiller, « Le tome 161 – 2013 de la Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1976> ; DOI : 10.4000/alsace.1976

---

Tous droits réservés

# Chez nos voisins d'Outre-Rhin

Le tome 161 - 2013

de la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*

## Articles

Natalie Maag	Zum sogenannten St. Galler Wolfcoz-Evangelistar und dem Skriptorium der Reichenau unter Reginbert († 846)	1-10
Jürgen Dendorfer	Herzogin Hadwig auf dem Hohentwiel – Landesgeschichtliche Perspektiven für das Früh- und Hochmittelalter	11-42
Jutta Krimm-Beumann	<i>monasterium conditum – transtulit – fundavit</i> . Zur Gründung des Klosters St. Peter auf dem Schwarzwald	43-58
Tobie Walther	Das <i>Chronicon Ebersheimense</i> . Vorüberlegungen zu einer Edition und Untersuchung des „Gesamttextes“	59-84
Susan Richter	Abgesetzt wegen <i>blodigkeit</i> – Geisteskrankheit als Legitimationsstrategie für erzwungene Herrscherwechsel am Beispiel Markgraf-Christophs I. von Baden	85-111
Jörg Diefenbacher	Matthäus Greuter aus Straßburg (1566 bis 1638), Kupferstecher und Verleger	113-126
Christian Greiner	Der Feldzug des Jahres 1704 nach dem Kriegstagebuch des Markgrafen Ludwig Wilhelm von Baden (1655–1707)	127-188
Uli Steiger	Das Kloster Salem und seine Bibliothek als Ort der Wissenschaft in der Neuzeit	189-219
Johann Anselm Steiger	Johann Peter Hebels Studium am Karlsruher Gymnasium illustre. Ein Beitrag zur Geschichte der markgräflichen Hochschule	221-249
Gerhard Fouquet	Kirschgartshausen – die Ökonomie eines kurpfälzischen Hofgutes in den Jahren 1771/83	251-271

Carl-Jochen Müller	Napoleonische Hinterlassenschaften. Die rheinbündische Heeresfolge auf dem Russlandfeldzug von 1812 in nachlassgerichtlicher Retrospektive	273-296
Martin Furtwängler	... <i>ganz ohne Eitelkeit und Machtgier</i> . Der erste badische Staatspräsident Anton Geiß (1858–1944)	297-324
Christian Haller	Das Explosionsunglück in der BASF vom 21. September 1921. Katastrophenwahrnehmung und -verarbeitung in Presse, Politik und Fachwelt	325-375
Andre Gutmann	Zwischen Barbarossa, Gauforschung und Wehrmachtstvorträgen – Hans-Walter Klewitz als Vertreter der Freiburger Mediävistik 1940–1943	377-426
Konrad Dussel	Die Nazifizierung der deutschen Presse. Eine Fallstudie am Beispiel der Presse Badens 1932 bis 1944	427-456
Reiner Haehling von Lanzenuer	Reinhold Schneider – ein vergessener Dichter?	457-479
Peter Steinbach	Baden-Baden 1962 – Weichenstellung der deutsch-französischen Union? Charles de Gaulle und Konrad Adenauer als Protagonisten der europäischen Integration	481-537
Sabine von Heusinger	Nachruf auf Katharina Simon-Muscheid	539-540
Bernard Vogler	Nachruf auf François-Joseph Fuchs	541-542

## *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* de l'année 2012

La *ZGO* 2012, dont la table fut publiée, comme de coutume, dans la *Revue d'Alsace* de la même année, fait la part belle à l'Alsace : Jakob Twinger von Koenigshoffen et sa *Chronique* (1382-1415) ; Mathias Wurm de Geuderthaim et Jakob Merswin de Strasbourg, deux candidats à la paternité de l'*Oberrheinische Revolutionär* (1490-1510) ; les cordonniers Lauberer de Colmar, père et fils, et leur *Hausbuch* (1657-1699) ; le député aux Etats généraux puis à l'Assemblée nationale Jean de Turckheim, son rapport d'octobre 1789 à la ville de Strasbourg, son *Journal de Versailles* et sa correspondance au début de la Révolution française.

« Histoire racontée du monde, histoire du monde raconté. Narrativité et diégèse de la chronique du Strasbourgeois Twinger » de Simon Maria Hassemer (p. 131-164) résonne comme un écho au titre de l'article d'Olivier Richard paru dans la *Revue d'Alsace* 2001, « Histoire de Strasbourg, histoire pour Strasbourg. Sur la chronique allemande de Jakob Twinger von Königshofen ». Simon Maria Hassemer commence par une longue réflexion théorique sur l'histoire de l'écriture de l'histoire, dans laquelle il réaffirme la nécessité absolue de reconstituer le contexte de la production des œuvres. L'analyse de la *Chronique* de Twinger ne portera pas ici sur la contextualisation des événements relatés, mais sur la (re) construction de l'ouvrage, sa structure et la relation entre fiction et réalité dans la narration. « La chronique de Twinger est livrée par de nombreux manuscrits et se pose donc la question fondamentale de savoir pour lequel il s'agit d'une variante du même texte et où il s'agit d'un manuscrit indépendant » (p. 138). Simon Maria Hassemer entreprend tout d'abord, à l'aune de la « nouvelle philologie », une critique minutieuse du travail d'édition effectué par Carl Hegel à la fin des années 1860, en donnant quelques exemples de choix arbitraires effectués pour la division en quatre variantes (A, B, C, D) – travail ô combien précieux toutefois, puisque les documents originaux sont partis en fumée lors du bombardement de Strasbourg en 1870. Cette réflexion conduit finalement l'auteur à retracer l'histoire des travaux scientifiques menés antérieurement sur les œuvres de Twinger, depuis Johannes Schilter (1698) jusqu'à l'archiviste badois Franz Joseph Mone (1848), en passant par Holländer (1789) et le *Code historique et diplomatique de la ville de Strasbourg* (1843). Deuxième point : la structure du texte, qui montre « l'association d'un cadre d'histoire du Salut, d'une chronique des papes et des empereurs et d'une chronologie ininterrompue par année » (p. 145). Les cinq chapitres forment autant d'histoires différentes, mais reliées entre elles par des renvois et un index. Chaque chapitre se trouve lui-même divisé en plusieurs parties, comme dans la première chronique strasbourgeoise en langue allemande du contemporain Fritsche Closener, dont « l'écriture de l'histoire doit être pensée comme une sorte de patchwork » (p. 146). L'existence d'un index

chez Twinger constitue toutefois une différence importante, qui permet au lecteur de « particip[er] activement à la construction du récit » qui l'intéresse (p. 148). Simon Maria Hassemer montre que les renvois participent eux aussi de la même logique, avant d'analyser la place de la chronologie dans ce patchwork. Enfin, un troisième et dernier point est consacré au récit. Dans une introduction théorique sur les spécificités de l'historiographie médiévale, l'auteur affirme, au bout de sa réflexion : « La question de savoir si un texte historiographique du Moyen Âge a été considéré par ses récepteurs comme factuel ou fictionnel doit finalement rester ouverte. On peut cependant enquêter sur la manière dont le récit est élaboré, pour voir s'il se distingue par une narration purement factuelle dans le mode et la voix ou s'il contient également des critères relevant de la fiction. Le *comment* de la narration ne peut pas être totalement séparé du *quoi* » (p. 153). L'auteur applique alors ce questionnement à la *Chronique* de Twinger, notamment aux « morceaux » relatant des catastrophes. Conclusion ? « Même si Twinger et les historiographes dont il a compilé les textes usent généralement d'un style timidement descriptif afin de se conformer à leur prétention d'établir un texte factuel, ils emploient toutefois souvent des techniques de narration qui sont constitutives des récits fictionnels » (p. 158). La clé de lecture est bien celle d'une histoire du Salut, démontre Simon Maria Hassemer dans les dernières pages.

Une autre œuvre historiographique d'envergure redécouverte au XIX<sup>e</sup> siècle est l'objet de l'article « *L'Oberrheinische Revolutionär* et Jakob Merswin. Quelques remarques sur la dernière thèse au sujet de l'auteur » de Klaus H. Lauterbach (p. 183-223). Ce dernier est l'éditeur de l'ouvrage pour les *Monumenta Germaniae Historica* (2009). Comme il passe tout de suite au vif du sujet, c'est-à-dire à la question de l'identification de l'auteur de ce texte anonyme, on ne peut qu'inviter le lecteur à se familiariser tout d'abord avec l'ouvrage en question, en lisant l'article de Jean-Luc Eichenlaub paru en 2012 dans *L'abbaye bénédictine Saint-Grégoire de Munster. Pouvoir et Savoir* (voir le compte rendu dans cette même *Revue d'Alsace*). Les manuscrits qui constituent l'*Oberrheinische Revolutionär*, rédigés au tournant du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles, proviennent en effet de la bibliothèque de l'abbaye de Munster et sont conservés à la Bibliothèque municipale de Colmar. D'après Norman Cohn, cité par Jean-Luc Eichenlaub, le texte est la « dernière et plus exhaustive des eschatologies populaires médiévales ». Retournons à l'article de Klaus H. Lauterbach. Affirmant l'importance fondamentale pour la compréhension de l'œuvre que représenterait la découverte de l'identité de l'auteur, il revient sur la thèse de Volkhard Huth, qui disqualifiait dans la *ZGO* 2009 une identification avec Mathias Wurm de Geudertheim pour lui préférer Jakob Merswin de Strasbourg. Pour

Klaus H. Lauterbach, la question reste ouverte<sup>1</sup>. Il commence par montrer que l'hypothèse Mathias Wurm, secrétaire de Maximilien I<sup>er</sup>, n'est pas à rejeter, en réfutant point par point les arguments avancés par Volkhard Huth. Premier point, les origines de Wurm. Il ne serait pas originaire de la région du Rhin supérieur? Si, maintient Klaus H. Lauterbach, car, en plus des sceaux de Mathias Wurm l'Ancien et de Mathias Wurm le Jeune, qui montrent le blason de la famille des *ammeister* strasbourgeois, il y a cette prébende à Thann, reçue de l'empereur. Et la lettre du *landvogt* d'Ensisheim, Gaspard de Morimont, désignant Wurm comme « étranger » pour empêcher sa nomination à la fonction de *landschreiber* d'Autriche antérieure? Une mauvaise interprétation de *fromd*. La relation entre Mathias Wurm et Gaspard de Morimont est étudiée dans la deuxième partie de l'article. Suite à la diète de Worms de 1495, l'auteur de l'*Oberrheinische Revolutionär* a dû se rendre cinq fois à Ensisheim pour rencontrer le second. Pourquoi tous ces déplacements, se demande Volkhard Huth, s'il s'agit de Mathias Wurm? Ce dernier ne siège-t-il pas avec Gaspard de Morimont au *landtag* d'Ensisheim? Klaus H. Lauterbach montre la complexité des rapports entre Wurm et Morimont et renvoie au caractère inorganisé de l'administration autrichienne existant alors à Ensisheim, la Régence n'ayant été mise en place qu'en 1510. Il établit une chronologie des faits rendant tout à fait possible l'identification de l'auteur de l'*Oberrheinische Revolutionär* avec Mathias Wurm. Ceci étant établi, il apparaît plus probable que Gaspard de Morimont ait laissé faire antichambre à « un secrétaire de chancellerie qui avait candidaté au poste de *landschreiber* et bénéficiait dans cette démarche d'une protection royale acceptée de mauvais gré » plutôt qu'à Jakob Merswin, un diplomate et conseiller juridique « habitué à conférer directement avec les plus hauts dignitaires » (p. 191). La dernière citation est tirée de l'article de Volkhard Huth lui-même : elle suffit, d'après Klaus H. Lauterbach, à disqualifier Merswin comme auteur de l'*Oberrheinische Revolutionär*. Mais ce dernier ne doit-il pas être un juriste? Pas forcément, répond Klaus H. Lauterbach dans une troisième partie : « L'*Oberrheiner* insiste lui-même sur le fait qu'il s'était soumis, avec la rédaction du *buchli*, à un exercice qui ne lui appartenait pas vraiment, l'écriture, en espérant éclairer ainsi la lanterne de ceux à qui il revient » (p. 191). Cette proclamation d'incompétence est une attaque contre les lettrés, pas une formulation littéraire de modestie. Une nouvelle pierre dans le jardin de Volkhard Huth : Jakob Merswin ne se serait sûrement pas positionné ainsi. Même constatation concernant les critiques adressées aux humanistes ou à la langue latine. Klaus H. Lauterbach voit difficilement Jakob Merswin, un familier de Wimpheling et d'autres humanistes, écrire de telles lignes. Mais Mathias Wurm avait-il,

---

1. Le débat est mentionné par Thomas Zotz dans la *Revue d'Alsace* 2012, « Recherches allemandes récentes sur l'histoire médiévale de l'Alsace : un aperçu sur la période 1990 à 2012 », p. 241-261, p. 253.

de son côté, le bagage intellectuel suffisant pour rédiger l'*Oberrheinische Revolutionär*? Avait-il accès aux ouvrages nécessaires à son élaboration? Réponse affirmative de Klaus H. Lauterbach sur une douzaine de pages qui nous entraînent dans les arcanes de l'humanisme dans la région du Rhin supérieur. Un quatrième point est consacré à l'utilisation de la dénomination topographique *schwartzwald* dans l'*Oberrheinische Revolutionär*, une courte parenthèse dans le démontage de la thèse de Volkhard Huth – qui se voit quand même rectifier une erreur d'interprétation –, où l'on apprend que l'Alsace au sens large pouvait comprendre la Forêt-Noire (*schwartzwald des landes elsas*). Dans la partie suivante (5), Klaus H. Lauterbach exclut toute rencontre entre l'auteur de l'*Oberrheinische Revolutionär* et le pape Alexandre VI, hypothèse avancée pour appuyer l'identification avec Jakob Merswin. La sixième partie réaffirme que 1510, année du décès de Mathias Wurm, est aussi l'année de décès la plus probable de l'*Oberrheiner* n'en déplaise à Volkhard Huth : Jakob Merswin, mort en 1515, se retrouve une fois de plus mis sur la touche. La septième et dernière partie s'attache à retracer dans le détail la vie de ce dernier personnage, l'occasion de contrer les différents arguments avancés en faveur de celui-ci. « J'aimerais insister sur le fait que je ne prétends pas «sauver» Mathias Wurm en tant qu'auteur » (p. 183) écrit Klaus H. Lauterbach en introduction de l'article. L'entreprise y ressemble cependant beaucoup. En annexe, on trouvera la retranscription de trois lettres de Mathias Wurm, dont deux conservées aux Archives municipales de Strasbourg.

Nous quittons l'historiographie savante pour l'historiographie populaire avec l'article de Fabian Brändle, « La ville un village. Sur le *Hausbuch* des deux cordonniers colmariens Mathias Lauberer, père et fils » (p. 275-289). Le manuscrit du XVII<sup>e</sup> siècle, conservé à la Bibliothèque municipale de Colmar – décidément mise à l'honneur dans la *ZGO* 2012! –, est connu du grand public depuis son édition en 1873 par Julius Rathgeber. Ce dernier est étrangement présenté comme un « pasteur vieil-allemand colmarien », quand le *Nouveau dictionnaire de bibliographie alsacienne* – pourtant consulté par l'auteur – indique qu'il s'agit d'un Strasbourgeois d'origine et de formation, qui s'intéresse à l'histoire colmarienne alors qu'il est en fonction à Soultzeren. Avec la coquille « Staeler » en place de « Stœber », voilà qui n'est pas une entrée en matière des plus heureuses ! On pardonnera cet impair à Fabian Brändle, car l'article mérite notre intérêt pour la mise en valeur de cette source. L'auteur l'a littéralement redécouverte, car Rathgeber n'avait retranscrit dans *Colmar und Ludwig XIV.* que des extraits. En 2004, il a publié à Bâle, avec Sebastian Leutert, une édition scientifique du manuscrit dans son intégralité. Il en propose ici une lecture à différents niveaux. Tout d'abord, « l'écriture populaire » (p. 276). Fabian Brändle replace le témoignage des deux cordonniers dans son contexte littéraire, en différenciant trois types de récits : l'autobiographie populaire au sens strict, dont le premier

représentant allemand est, à sa connaissance, Augustin Güntzer ; le *Hausbuch*, tradition dans laquelle s'inscrit le texte étudié ; le *Gesellenbüchlein*, que remplissent les compagnons durant leur tour et où les dates peuvent parfois former la trame d'un texte narratif. L'auteur s'intéresse dans un deuxième temps à la vision que portent les auteurs du manuscrit sur les événements politiques qui marquent Colmar dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : le soulagement de Lauberer Père d'avoir échappé au « joug français » en 1664 (p. 279) ; sa désolation de devoir s'y soumettre en 1673 (p. 280), avec l'humiliation suprême, la destruction des remparts, qui transforme la ville en « un village » (p. 282). Un événement privé retient l'attention pour cette même année : Lauberer décide de mettre une caisse en sécurité à Strasbourg ; mal lui en a pris (p. 284). En 1674, c'est l'espoir d'une libération du pays par le prince électeur de Brandebourg, mais un espoir déçu qui laisse un souvenir amer (p. 285). Pour les années 1680, Fabian Brändle retient deux extraits de la prose de Lauberer – toujours le père – : en 1681, l'entrée de Louis XIV à Colmar (p. 283) ; en 1683, la reconstruction du mur du cimetière de la ville (p. 283). De la grande histoire à l'anecdote ? La seconde mention prend toute son importance à l'aune du traumatisme engendré par le démantèlement des fortifications dix ans plus tôt. Troisième et dernier niveau de lecture : « les relations sociales » (p. 286). On découvre que le beau mariage réalisé par Lauberer Père n'a pas été synonyme de mariage heureux, de l'aveu de l'intéressé. Un tel témoignage est rare, car les autobiographies de l'époque n'évoquent guère le sujet du couple. Le *Hausbuch* permet également de reconstituer les relations amicales de Lauberer Père – il est finalement très peu question de Lauberer Fils – grâce à la mention des parrains et marraines de ses quatre enfants ainsi que de ses propres parrainages et de ceux de son épouse. « L'amitié semble en tous les cas avoir résisté aux périodes de crise » (p. 288).

Le dernier des quatre articles au sujet alsacien est celui de Joachim Brüser, « Une mission honorable mais terrible. Le baron Jean de Turckheim en tant que député strasbourgeois à l'Assemblée nationale en 1789 à Versailles » (p. 411-435). Il s'agit, à partir du *Bericht an die Gemeinde von Straßburg* d'octobre 1789, d'un fragment de journal conservé au Generallandesarchiv Karlsruhe (*Journal de Versailles*) et de différents courriers officiels et privés conservés dans le même fonds et dans celui de la BNU, de présenter une vision personnelle des débuts de la Révolution française. Les sources, rédigées tantôt en français, tantôt en allemand, sont citées par l'auteur dans la langue originale, une pratique que l'on ne peut qu'encourager de notre côté du Rhin. Les deux premières parties de l'article présentent brièvement la vie de Jean V de Turckheim et les événements politiques français du printemps 1789 à septembre 1791. On entre dans le vif du sujet avec la troisième partie, consacrée à l'élection des deux représentants de la ville de Strasbourg aux Etats généraux en mars et avril 1789. La quatrième partie, « Turckheim à Versailles », est la plus

longue. Elle se divise en quatre sous-parties chronologiques. La première met en lumière l'arrivée à Versailles et l'ouverture des États généraux. Jean de Turckheim et son collègue catholique Schwendt quittent Strasbourg avec la ferme intention de défendre les privilèges de la ville libre. À l'arrivée à Versailles se pose tout d'abord aux deux députés la question de l'habillement. Ils auraient bien porté leurs vêtements de fonction traditionnels, mais les protestations d'autres villes les obligèrent finalement à se conformer aux prescriptions générales pour le costume des députés du tiers état. Jean de Turckheim avait passé trois jours à Paris avant son arrivée à Versailles le 27 avril. Une fois informé sur la manière de se vêtir, l'ouverture des États généraux ayant été repoussée de huit ans, le député retourne à Paris pour quelques jours. Le 2 mai, il est à nouveau à Versailles, pour la cérémonie de présentation au roi des députés du tiers état lors de laquelle les deux Strasbourgeois sont oubliés ! Le 4 mai a lieu une grande procession de la cour et des députés vers l'église du château de Versailles. Le protestant Turckheim écrit dans son *Journal* : « La cérémonie fut une des plus imposantes que j'ai vu de ma vie ». La cérémonie d'ouverture des États généraux a lieu le lendemain, 5 mai, « dans une salle magnifique », avec « un discours touchant prononcé par le Roi avec autant de bonté que de majesté ». Le député réserve la critique à sa correspondance privée : « On fait des préparatifs considérables pour ouvrir les États généraux avec toute la pompe possible. Est-ce le moment ? » Le lecteur aura compris, avec ces quelques lignes de résumé, toute la richesse de l'article de Joachim Brüse. On ne peut que l'inviter à découvrir lui-même la suite, qui, comme on sait, devient de plus en plus tendue : le serment du jeu de paume, la prise de la Bastille, la marche des femmes sur Versailles. Les parties suivantes, « La participation de Turckheim aux travaux de l'Assemblée nationale » (5), « Le retour de Turckheim en octobre 1789 » (6) et « La retraite de Turckheim sur la rive droite du Rhin » (7) – sa famille est possessionnée dans l'Ortenau – offrent la même moisson de ces détails qui n'en sont pas, car ils permettent de connaître, chose essentielle pour l'historien, la perception des événements par les acteurs qui les ont vécus, avec cet intérêt supplémentaire que nous sommes ici, comme Joachim Brüse l'écrit dans son introduction, en présence d'un regard à la fois français et allemand, ou plutôt français puis, après l'installation dans l'Ortenau, allemand.

Eric Ettwiller